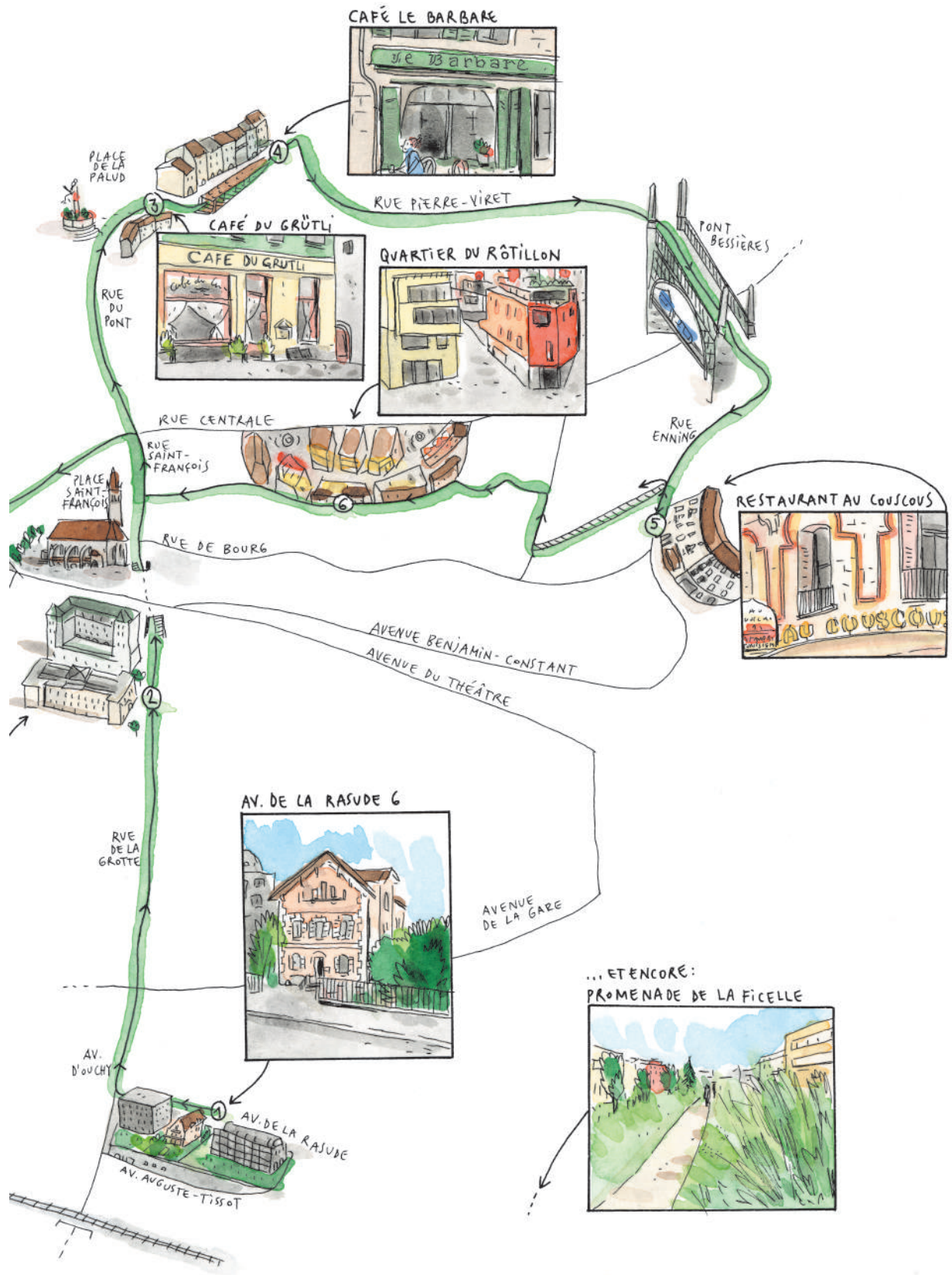


Anne Cuneo

« On ne m'avait pas encore habillée "à la suisse",
 et dans Lausanne préservée de la guerre je devais
 avoir l'air de la pauvre que j'étais. »

*Le Temps des loups blancs,
 Portrait de l'auteur en femme ordinaire II, 1982*





1 C'est à l'avenue de la Rasude 6 que cette promenade commence. C'est ici, entre les murs de ce qui était alors un orphelinat tenu par des sœurs catholiques italiennes, qu'Anne Cuneo fait connaissance avec la Suisse, à l'âge de onze ans.



2 Monter l'avenue d'Ouchy, puis continuer par la rue de la Grotte, jusqu'au numéro 2, où se trouvaient les Galeries du Commerce, lieu privilégié de l'enfance d'Anne Cuneo.

1 Anne Cuneo (1936-2015) est orpheline de père depuis ses neuf ans, et sa mère, joueuse de casino pathologique, incapable de s'occuper de ses enfants, la place avec son frère Roger dans des pensions-orphelinats à Lausanne. Anne Cuneo habite pendant quatre ans à l'avenue de la Rasude, tout en fréquentant l'école catholique du Valentin. Des années difficiles qui la marquent à vie, mais constituent aussi le socle de son amour et de sa connaissance intime de Lausanne, qu'elle considérera toute sa vie comme sa ville, malgré des domiciles principalement genevois et zurichois. Elle raconte cette période dans *Portrait de l'auteur en femme ordinaire*, les deux tomes, parus en 1980 et 1982, d'un vaste récit autobiographique rédigé alors que, malade d'un premier cancer, elle pensait mourir et souhaitait laisser l'histoire de sa vie à sa fille.

Maintenant, il me faudrait raconter quatre années de vexations, d'une éducation rétrograde tendant à faire de nous des êtres serviles, éventuellement des religieuses.

[...]

J'aurais tant voulu vivre dans une atmosphère de douceur, de compréhension. J'étais tombée dans un monde d'intrigues mesquines, de méchanceté bête, d'horizons bornés.

On était entre Italiens. Pourtant, dans ce milieu-là, j'étais étrangère. [...]

La maison – elle existe encore – était une villa dont l'architecture rappelait un chalet. Elle se

composait au rez-de-chaussée de trois pièces spacieuses, d'une grande véranda et d'une grande cuisine. Au premier, il y avait les mêmes trois pièces spacieuses, une salle d'eau et, au-dessus de la véranda, une terrasse. Au deuxième, sous le toit, il y avait cinq ou six pièces, toutes petites.

[...] Nous étions, suivant les moments, trente à quarante enfants. Nous étions parqués sur un espace d'une trentaine de mètres carrés, le reste était consacré à l'église et à la parade.

[...]

Nos parents payaient très peu ou rien, nous étions par conséquent à la charge de la communauté catholique. [...] Les commerçants catholiques donnaient qui leurs restes (ce que les clients n'avaient pas acheté), qui leur surplus, qui (c'était plus rare) de la nourriture achetée pour nous nourrir correctement.

Il fallait économiser au maximum.

«Tu n'as qu'à dire merci!»

C'était le leitmotiv que nous entendions jour et nuit, alors que nous avions l'estomac dans les talons, que nous grelotions. [...]

À huit heures moins dix, en rangs par deux, nous partions pour l'école catholique du Valentin. Notre file de miséreux, une sœur devant et une sœur derrière, traversait un instant le relatif bien-être de Lausanne puis disparaissait jusqu'à midi.

[...]

À midi, les sœurs venaient nous chercher, nous reformions le rang par deux, redescendions à la Rasude. [...] Le repas durait un petit quart d'heure: des pâtes, du riz, un peu de salade. Certains jours des cervelas ou un petit morceau de lard. Parfois de la polenta ou de la semoule. [...] À une heure, la table était débarrassée. Les petits faisaient la sieste, les grandes la vaisselle. [...]

À une heure et demie on redescendait à la cave, et à deux heures moins vingt notre file noire s'égrenait sur le trottoir – toujours le même itinéraire: Grotte, rue Gibbon, Petit-Chêne, Grand-Pont, rue Pichard, Valentin.

À quatre heures nous rentrions. Il s'agissait de faire les leçons, de repasser, de raccommoder, de tricoter (il était impensable d'acheter des pulls tout faits), de finir le ménage.

[...]

À six heures, nous mangions. [...] La constante caractéristique de ce repas, c'était son insuffisance. Après le repas de midi, il m'est arrivé de ne plus avoir faim pendant quelques heures. Après celui du soir, jamais.

[...]

Après le repas du soir, vaisselle, prière et enfin lit à sept heures et demie.

Portrait de l'auteur en femme ordinaire, Orbe, Bernard Campiche, «camPoche», 2009, p. 282-288

2 Doté d'une verrière Art nouveau, le superbe bâtiment de la rue de la Grotte 2 qui abrite depuis 1990 le Conservatoire de Lausanne a été construit en 1909 pour héberger les Galeries du Commerce. Comprenant même une salle d'armes et la Bourse de Lausanne, les Galeries ont servi de refuge et de lieu de sociabilisation à la jeune Anne Cuneo qui passait là tous les jours pour aller de l'orphelinat à l'école.

La première chose que j'ai aimée en Suisse, après le paysage, ce sont les duvets, inconnus en Italie. La deuxième, ce sont les Galeries du Commerce.

Il y avait à l'époque un marchand derrière chaque porte et chaque vitrine. Les étages étaient

desservis par un étrange ascenseur dont les cabines ouvertes tournaient toute la journée. On sautait dedans lorsqu'elles arrivaient à votre hauteur, on les quittait lorsqu'elles atteignaient l'étage voulu. J'adorais ça. J'ai emprunté cet ascenseur jusque vers 1966 ou 1967, lorsque les ouvertures ont été bouchées par peur d'un accident.

Je pouvais passer des heures (pendant lesquelles j'étais censée aller me confesser, avoir des cours de français supplémentaires chez sœur Saint-Denis) assise au coin de l'escalier à lire un livre emprunté à un antiquaire-bouquiniste du premier étage. Tous les marchands me connaissaient et à la fin plusieurs d'entre eux m'ont employée comme fille de courses.

On m'a souvent offert des vêtements, des chaussures, des objets. La plupart du temps, je ne pouvais pas les accepter, au moins au début, parce que je ne savais pas comment les expliquer aux sœurs. Quand j'ai appris à mentir, c'est devenu plus facile.

Mon idée fixe, obsédante, est vite devenue: sortir.

Je fabriquais fébrilement des histoires, confession de péchés inventés, visites fantaisie à ma mère, cours spéciaux à l'école. Les Galeries du Commerce, l'école étaient mes points de chute. C'est moi qui demandais à la maîtresse de pouvoir rester pendant qu'elle faisait ses corrections. Je lui expliquais que les sœurs italiennes ne pouvaient pas m'aider, et parfois elle acceptait. J'avais aussi la boulangère de Chailly et, par beau temps, Saint-François ou Ouchy.

Portrait de l'auteur en femme ordinaire, Orbe, Bernard Campiche, «camPoche», 2009, p. 309-310

3 Récit à la première personne, *Le Piano du pauvre* témoigne autant de l'intérêt de l'écrivain pour les héros du peuple que de sa fibre journalistique. Cuneo a écrit de même un livre sur le travail de Benno Besson au théâtre de Vidy (*Benno Besson et Hamlet*) et un autre sur la comédienne Anne-Marie Blanc, *Conversations chez les Blanc*. Dès 1973 et jusqu'à sa retraite, elle a travaillé

3 Depuis la place Saint-François, descendre la rue du même nom, puis monter la rue du Pont jusqu'à la place de la Palud. Au bas de la rue Mercerie trône le **café du Grütli**, dont la reine dans les années 1960-1970 s'appelait Denise Letourneur, accordéoniste dont la vie est retracée dans *Le Piano du pauvre*.



4 Prendre les escaliers du Marché qui montent en face du Grütli jusqu'au **café Le Barbare**, juste au-dessous de la rue Pierre-Viret. Cuneo le mentionne dans ses souvenirs.

par ailleurs comme journaliste-réalisatrice à la Télévision suisse romande.

À ce moment-là, je me dis que le bistrot qui me plairait, le bistrot qu'il me faudrait, ce serait le Grütli, où il y avait à l'époque deux musiciens, un batteur et un accordéoniste. Quand je suis allée voir, ils venaient de quitter, ça tombait à pic. Je discute avec la patronne, que je connaissais déjà, forcément, depuis des années. Je lui dis :

« Si vous voulez, on peut faire du bon travail. »

À Lausanne, le café du Grütli est à un carrefour. Au carrefour de la vieille ville et de la ville marchande moderne. Au carrefour du café populaire et du pub pour intellectuels. Au carrefour du XIX^e siècle (il doit son nom à une des premières associations ouvrières) et du XX^e.

[...]

– Au Grütli, il y a un public attiré, mais il y a aussi tout un public de passage. Pour les habitués qui viennent régulièrement, au bout d'un certain temps c'est lassant, je comprends très bien. Toujours la même accordéoniste, toujours le même morceau ou presque – enfin bon.

Ce que j'aime le moins, ce sont les équipes qui arrivent là, qui discutent boxe, catch, politique, boulot, de trucs de toutes sortes, pendant que moi je joue devant le mur.

[...]

Mon public ?

J'aime les gens de mon âge. Pas toujours, parce que parfois ils sont casse-pieds. Mais quelquefois, ils me demandent certains morceaux qui rappellent leur époque, la mienne enfin. Ce genre de public m'écoute, et j'aime.

[...]

Je connais presque tout le monde qui vient au Grütli le vendredi et le samedi. Des fois, je ris doucement. Je vois les histoires qui se passent. J'en vois de toutes sortes. Ça dépend aussi de comment je me sens. Des fois, je joue parce que je dois être là, je ne m'occupe de rien parce que je n'en ai pas envie. Mais quand je suis bien, en forme, là je t'assure que ça vaut des ronds.

[...]

Au Grütli, il y a de tout. Des étudiants en médecine, des physiothérapeutes, des gens qui travaillent. Tout ça. Quand je vois les choses qui se passent, j'y repense encore chez moi. Il y a différents points de vue, tu comprends. Je vois des couples qui sont ensemble, et puis qui ne sont plus ensemble.

Le Piano du pauvre. La vie de Denise Letourneur, musicienne (1975), Orbe, Bernard Campiche, 2000, p. 111-113 et p. 116-117



5 Suivre la rue Pierre-Viret, traverser le pont Charles-Bessières, descendre sur la droite jusqu'à la rue Jenny-Enning et l'entrée du **Couscous**, restaurant cher aux habitants de la ville depuis plus de cinquante ans, et enseigne préférée de Marie Machiavelli, l'enquêtrice lausannoise créée par Anne Cuneo.

4 Haut lieu de la vie estudiantine et de la bohème lausannoise depuis les années 1950, le café Le Barbare symbolise pour Anne Cuneo une forme d'émancipation et d'entrée dans le monde adulte.

Jacqueline s'est mise à me proposer des choses dont je considérais qu'elles n'étaient pas pour moi. [...] Presque à mon corps défendant, elle m'a traînée au Barbare, ouvert depuis peu et qui, pour une raison qui m'échappe, m'avait été expressément interdit par ma mère.

Mon premier café d'adulte.

C'était un dimanche soir, c'était offert par Jacqueline (cinquante centimes). Au coin du bar, debout, quelques hommes. Des vieux, me semblait-il. C'étaient en fait des étudiants d'architecture, à peine nos aînés. Ils parlaient le langage énigmatique des piliers de bistrot habitués à être entre eux. Ceux-ci étaient des intellectuels, leurs références rendaient leurs propos particulièrement elliptiques et obscurs.

Je dis ça avec le recul. Ce soir-là, je les écoutais intimidée et un frisson m'avait parcourue lorsque j'avais fini par déchiffrer qu'ils parlaient de nous.

Nous nous entretenions d'un passage de *Britannicus* que je devais lire pour le lendemain, et leurs commentaires moqueurs, blasés et accrocheurs (il y avait là une dizaine de personnes et nous étions les seules femmes), m'avaient troublée.

Des amis qui se souviennent de nous à cette époque-là m'ont dit que nous étions un peu comme Don Quichotte et Sancho Pança. Ce n'était qu'à peine une question de taille ou de volume. Mais Jacqueline était déjà (du moins extérieurement) une femme alors que j'étais, dehors comme dedans, une petite fille.

Portrait de l'auteur en femme ordinaire, Orbe, Bernard Campiche, «camPoche», 2009, p. 391-392

5 Marie Machiavelli est la protagoniste d'une série de polars inaugurée en 1998 avec *Âme de bronze*. Suivront *D'or et d'oublis*, *Le Sourire de Lisa*, *Hôtel des cœurs brisés* et *Lacunes de la mémoire*, autant de livres qui permettent à Cuneo d'évoquer aussi bien son amour, parfois contrarié, pour Lausanne et ses quartiers, que l'affaire des fonds en déshérence, le dopage cycliste ou une douloureuse affaire de viol.

Je vais généralement déjeuner au Couscous. Il n'est pas rare qu'on m'y retrouve le soir, et les gens qui me cherchent vont souvent au Couscous voir si j'y suis. C'est un de mes restaurants préférés. D'abord parce que la cuisine y est vraiment bonne et le couscous particulièrement délicieux. Deuxièmement parce que l'algérie «Réserve du patron» est du très bon vin d'Algérie, c'est aussi bon qu'un bon bordeaux. Troisièmement parce qu'on vous met sur la table un pain bis à vous relever la nuit. Et enfin, parce

6 Prendre les escaliers de Billens, puis rejoindre la rue du Rôtillon par la rue Cheneau-de-Bourg. C'est l'un des plus anciens quartiers d'artisans, notamment tanneurs, de Lausanne, traversé jusqu'au XIX^e siècle par le Flon, rivière désormais souterraine. Marie Machiavelli y est installée.



7 Continuer à descendre la vallée du Flon par la rue Centrale jusqu'à la place de l'Europe, porte d'entrée du quartier du Flon, lui aussi objet de transformations récentes qui en font aujourd'hui un centre de la vie nocturne lausannoise.

que la patronne réussit à chaque fois à vous donner la sensation que c'est vous personnellement qu'elle attendait. Moi, je connais un resto comme celui-là à Amsterdam, un autre à Florence (vous entrez après cinq ans d'absence, vous ne vous êtes pas annoncée, et le patron se précipite, vous serre les deux mains avec effusion et s'exclame: «Ma chère Madame, venez par ici, je vous ai gardé votre table»). Le Couscous, bien sûr, c'est moins exceptionnel: il est à cinq minutes à pied du Rôtillon et à dix de chez moi. Pour aller du Rôtillon au Couscous, qui est rue de la Caroline, on monte l'escalier Bollard. Au coin de la Caroline et de l'escalier, il y a un salon de jeux où je n'ai jamais mis les pieds, mais d'où sortent toujours les bip-bip et les bruits de tilt mêlés aux exclamations des joueurs. À gauche de l'escalier, il y a un café techno qui était autrefois (un autrefois assez récent) un des hauts lieux du jazz lausannois. Je ne suis pas si certaine que leur cocktail électronique offre autant de lendemains qui chantent que les nuits fébriles que nous avons passées à écouter Daniel Bourquin, Léon Francioli, Irène Schweizer ou François Lindemann, sans parler des jazzmen de passage venus du monde entier, si nombreux que j'en oublie la liste.

Âme de bronze, 2^e édition, Orbe, Bernard Campiche, 2001, p. 117-118

6 Amoureuse du quartier dans son état bohème qui a précédé les travaux des années 2000, Cuneo y a installé le bureau de son double Marie Machiavelli, descendante de Machiavel et fine gâchette. Qui ne se prive pas pour donner son avis très personnel sur l'urbanisme lausannois et ses méfaits à travers le temps.

Mon bureau est installé dans une ruine célèbre, le quartier du Rôtillon. Dans la maison il n'y a que des artisans, céramistes, potiers, une tisserande, un photographe.

Le quartier est un des plus intéressants de Lausanne. Il a été très populaire, accroché à la pente derrière la colline de Bourg comme la misère s'accroche au dos des riches. C'est un des derniers témoignages de ce qu'était le Lausanne des petites gens. Il y a une trentaine d'années, on a commencé à se dire qu'on allait l'assainir.

Il s'agissait à l'époque de le vider de toutes les prostituées qui s'y étaient installées dans les années 1930. J'ai encore vu les dernières, lorsque j'étais petite fille. Il me semble que c'étaient de vieilles femmes du peuple qui satisfaisaient les besoins des hommes les plus démunis. Je me souviens qu'elles étaient surtout dans une rangée de maisonnettes à un étage donnant sur la ruelle du Flon. Lorsque nous étions enfants, nous aimions à nous procurer des frissons en passant devant ces fenêtres à rideaux, vite, les yeux baissés. Ces dames nous poursuivaient de leur

voix éraillée en nous intimant de rentrer chez notre maman et plus vite que ça.

Depuis des années, la bataille de la spéculation immobilière fait rage autour de ce pâté de maisons que l'on a laissé devenir vétuste. Presque plus personne n'y habite, notre maison est une des rares où il se passe encore quelque chose. Nous sommes d'ailleurs tous des expulsés en sursis. Nos baux – pour ceux d'entre nous qui en ont encore – sont renouvelables de trois mois en trois mois.

Âme de bronze, 2^e édition, Orbe, Bernard Campiche, 2001, p. 17-18

7 Le Flon à l'aspect désormais contemporain ne trouverait sans doute pas grâce aux yeux d'Anne Cuneo. Sa vision d'un passé bucolique des lieux est sans doute loin de la réalité malfamée et miséreuse qui a été la sienne.

Il m'a emmenée au Flon, un quartier où se trouvaient autrefois les dépôts de beaucoup de grands et petits commerces de la ville. Il a frôlé plusieurs fois la démolition et la reconstruction selon des plans régulièrement qualifiés de géniaux par les édiles et repoussés dans la consternation par les citoyens qui, dieu merci, ont obtenu gain de cause parce que les crédits nécessaires étaient si importants qu'ils étaient soumis au vote populaire. Même moi, qui suis à l'opposé d'un militant politique (pour ces choses-là je n'ai pas la persévérance dont je peux faire preuve face à une comptabilité qui sent le roussi), j'ai milité avec acharnement contre des crédits destinés à transformer la vallée du Flon en cité futuriste qui ne correspondait en rien à ce que sont les Lausannois.

Une fois le danger écarté, les jeunes, les artistes, les marginaux culturels, ont investi les dépôts qui se vidaient progressivement en vue de l'hypothétique reconstruction. Et finalement le jour est venu où il a été entendu que le Flon futuriste ne serait pas. On a alors commencé à voir le quartier tel qu'il était, avec ses immenses

espaces dans des bâtiments utilitaires dont l'architecture vieillotte et sans prétention dégageait un charme certain. De fil en aiguille, le Flon a fini par remplacer le centre historique autour de la place de la Palud, hyperactif jour et nuit lorsque j'étais petite fille, et mort après la fermeture des magasins depuis. Il s'est recréé au Flon une vie nocturne qui avait, pendant une vingtaine d'années, largement disparu, du moins en apparence.

[...]

Bien entendu, le quartier du Flon est une aberration urbanistique en soi. Le Grand-Pont, qui a relié la colline de la Cité à celle de Saint-François, a été l'œuvre d'un visionnaire à une époque où Lausanne n'allait pas au-delà de la Cité, où les pentes abruptes descendaient par paliers (densément construits au cours des siècles), jusqu'au Flon justement, qui coulait alors à ciel ouvert sous ce qui est aujourd'hui la rue Centrale. Il paraît que plus on approchait du fond, plus c'était insalubre, et que quelque chose devait être entrepris pour empêcher les petites gens qui se serraient sur ces pentes de mourir de toutes sortes de maladies, quand ce n'était pas noyées par les crues intempestives de cette petite rivière à l'air par ailleurs inoffensif. Mais entre ça et le projet finalement adopté, il y aurait eu toutes sortes de possibilités intermédiaires, et la solution choisie – recouvrir le Flon et construire par-dessus une route qui coupe la ville comme une plaie – me semble la pire de toutes. Traverser la rue Centrale, cela tient, par endroits, du parcours du combattant, alors que c'est censé être une rue marchande qui devrait relier une partie de la ville à l'autre. Mais, hélas, des milliers de voitures par jour sillonnent les quatre pistes mises à leur disposition par les urbanistes des générations précédentes et jamais corrigées par ceux de la nôtre. J'en sais quelque chose : les fenêtres de mon bureau donnaient sur cette espèce d'autoroute qui ne dit pas son nom, et il n'est pas rare que, en contemplant le spectacle, je me sois laissée aller à imaginer un riant vallon avec arbres, oiseaux,

8 Traverser le quartier du Flon et, à la hauteur du centre commercial Métropole 2000, prendre les escaliers qui longent son flanc ouest. On débouche sur la rue des Terreaux 33, bâtiment qui abritait l'ancienne Bibliothèque municipale, désormais située place Chauderon.



rivière canalisée, marécages asséchés, certes, mais enfin encore vert, et non gris et morne dans la lueur des phares et des néons. [...]

Il faut que j'arrête, quand je me lance sur l'urbanisme de Lausanne, j'ai de la peine à me contrôler.

Hôtel des cœurs brisés, Orbe,
Bernard Campiche, 2004, p. 39-41

8 Cette bibliothèque a illuminé l'enfance d'Anne Cuneo et lui a fait découvrir ce qui seront ses passions de toujours : la littérature américaine, le polar, le théâtre.

Un jour, ma mère m'avait envoyée lui chercher un livre à la Bibliothèque municipale, qui avait aussitôt éclipsé tout le reste. Je devais avoir dans les treize ans et ça se voyait, aussi la bibliothécaire ne cessait de me répéter :

« C'est vraiment ta mère qui lit tout ça ? »

« Mais oui... »

« Elle lit toute la nuit, alors ? »

« Oh, moi je ne sais pas, elle m'a dit de venir, c'est tout. »

C'est un petit dialogue que nous avons eu pendant des années.

« Si le Service de l'enfance avait vu ce que vous lisiez », m'a-t-elle dit plus tard, « il fallait bien que je fasse semblant de croire que c'était pour votre mère ».

Parfois, c'était elle qui me conseillait les livres, et je lui dois des plaisirs inouïs.

Je me rappelle par exemple *Le Voyage*, de Charles Morgan, le livre le plus inoubliable de ma première période lausannoise. C'était l'histoire d'une jeune fille de province au XIX^e siècle, qui était devenue chanteuse à Paris et qui était passionnément aimée d'un gentleman vigneron. « Ça fera plaisir à ta mère », m'avait dit la bibliothécaire. Je l'avais lu et relu, cinq, dix fois. Certains passages sont aussi frais dans ma mémoire que si je les avais lus hier.

Elle m'avait fait lire les sœurs Brontë, mes premiers romans policiers, mes premiers classiques américains. Et m'avait initiée au théâtre contemporain : Giraudoux, Claudel.

Portrait de l'auteur en femme ordinaire, Orbe,
Bernard Campiche, « camPoche », 2009, p. 310-311

Et encore...

Promenade de la Ficelle

La Ficelle était le train à crémaillère, adoré d'Anne Cuneo, qui reliait Ouchy au Flon avant l'avènement du métro en 2008. Une promenade a été créée entre les arrêts «Délices» et «Ouchy-Olympique»; Cuneo manifeste sa désapprobation dans *Lacunes de la mémoire* (2006).



Anne Cuneo, rue de l'Ale, été 1960

archives Anne Cuneo, CRLR, UNIL